

Duquesne University

Duquesne Scholarship Collection

Anthologie Spiritaine

Anthologie Spiritaine

6-27-2008

05. Sur la souffrance dans la maladie; à M. Cahier

Christian de Mare CSSp

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Repository Citation

de Mare, C. (2008). 05. Sur la souffrance dans la maladie; à M. Cahier. Retrieved from <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french/24>

This Chapitre I is brought to you for free and open access by the Anthologie Spiritaine at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Anthologie Spiritaine by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

Sur la souffrance dans la maladie

à M. Cahier¹

Dans cette lettre au sulpicien Cahier, Fr. Libermann parle en connaisseur de la maladie tenace et sévère, et de ses conséquences ; on sait qu'à Rennes, d'où il écrit cette lettre, son épilepsie connaît de graves rechutes, complétant le tableau de ses rudes épreuves au noviciat eudiste. Le regard de Libermann sur la présence de la Croix dans la vie peut paraître austère, mais elle ne détonne pas à l'époque qui fait suite aux tourments de la Révolution. Après tout, dans la vie de Jésus, la Croix est centrale. Ces convictions préparent les enseignements sur la véritable nature de la « vie apostolique ».

Rennes, le 29 novembre 1838

Monsieur et très cher Père en Notre Seigneur,

Je souhaite de tout mon cœur que la divine croix de notre bon Maître ne vous quitte pas. Il semble que Notre Seigneur veuille peu à peu vous guérir de votre maladie. S'il lui plaisait de le faire, nous nous en réjouissons, parce que tout ce qu'il fait est très admirable et très délicieux pour ceux qui lui appartiennent. Mais si sa divine sagesse voulait demander à nos pauvres âmes quels sont nos désirs, en dehors de sa divine et toute sainte et adorable volonté, laquelle est notre reine et souveraine maîtresse en tout, je serais pour moi un peu embarrassé ; car je vous avoue franchement ma cruauté.

¹ L.S. II, pp. 122-126.

C'est cependant la très aimable charité, dont il a plu à Notre Seigneur de me donner pour vous une petite étincelle, qui en est la source. Je pense que Notre Seigneur Jésus est assez puissant pour sauver les âmes sans vous, et que même il les sauvera sans tant vous soulager, au moins pas de sitôt. C'est une si belle chose que d'être crucifié entre les mains de Jésus et de Marie ! Si le bon Jésus veut vous délivrer de cette chère maladie, j'espère bien que vous ne serez pas quitte pour cela ; il ne vous rejettera pas de devant sa face, il saura bien compenser le défaut d'une croix par une autre croix, quelquefois plus lourde que la première. Je crois que vous devez vous en nourrir comme on se nourrit de pain.

La très sainte croix opère toujours avant que la nature soit morte ; elle l'abat, l'accable, la terrasse et lui enlève toute vie. Quand une fois elle a tué cette vieille nature corrompue, quand elle a achevé d'exterminer toutes les affections, tous les désirs et toutes les vues humaines, oh ! C'est alors qu'elle déploie avec éclat et avec un certain faste et une grande profusion les grandes merveilles qu'elle possède. Elle élève l'âme jusqu'à l'union et à la consommation ou transformation divine. Quand une fois on en est là, on ne se soucie plus guère d'être débarrassé des croix ; bien au contraire, on ne vit, on ne peut vivre sans elles ; et lorsqu'elles manquent, l'âme est dans la faim et la soif ; elle éprouve un vide et une peine dont on ne saurait se rendre compte, ni se faire une idée, si l'on n'en a pas fait l'expérience.

Voilà pourquoi je crois, mon bien cher Père et ami, que vous devez tâcher de ne plus vous occuper de votre corps, et d'entrer dans une certaine joie lorsque vous êtes en peine. Attachez-vous de cœur à la divine croix, plaisez-vous-y et jouissez-en à loisir, afin que le règne de Dieu s'établisse dans votre âme et qu'il achève votre sanctification comme il l'a commencée. Ne le troublez pas dans sa divine conduite ; laissez-le poursuivre et terminer ce combat contre la chair. Soyez en repos et comme neutre pendant la lutte ; rangé et abandonné sous sa divine protection, recevez tous les coups qu'il porte et cachez-les dans le fond de votre intérieur.

Ce serait une grande grâce à demander au divin Maître que cette indifférence et cette adhésion d'amour et d'abandon entre ses bras à sa très douce, très aimable et divine volonté et conduite, tant en votre corps qu'en votre âme. Ne faites pas attention aux remèdes et soulagements

que vous prenez ; usez-en comme n'en usant pas. Considérez Jésus seul vivant et régnant en tout et partout, et désirez une seule chose, vivre en lui seul, mourir à vous et en vous, de manière qu'il soit seul en vous, comme si vous étiez étranger à vous-même. Si vous faites ainsi, alors, que vous alliez mieux ou non, votre esprit n'en sera ni plus ni moins gai. Je sais que, bon gré mal gré, la nature éprouve un peu de relâche quand elle va mieux, et, qu'au contraire, elle est comme frappée lorsqu'elle se voit plus mal ; mais, pour entrer parfaitement dans les vues et dans la conduite de l'Esprit Saint, il faudra que l'âme se jette et s'abandonne tellement en son sein, qu'elle se plaise dans la peine plutôt que dans cet état de bien-être.

Si cet état de mauvaise santé empêche de parler de Dieu et de procurer sa gloire, cela ne doit pas influencer sur l'âme pour lui faire désirer le bien-être. Généralement parlant, nous devons considérer Dieu agissant en nous, et viser simplement à lui être agréable. Par suite de ce désir et de cet amour, nous nous porterons à le faire régner dans les âmes. Il faut que ce soit ce mouvement intérieur qui nous y porte, et non pas notre propre mouvement ; par conséquent, notre grand soin doit être d'entretenir et de nourrir notre âme dans ces saints rapports avec Dieu, et de compter le reste comme accessoire.

Lorsque, par l'ordre de sa volonté, nous sommes incapables de faire quoi que ce soit pour sa gloire, nous éprouvons bien une certaine peine, et même quelquefois une peine très grande. Mais notre paix, notre amour, notre union à Dieu doivent augmenter par l'effet de cette peine, parce qu'elle est une impression de Dieu. Si, au contraire, ce mouvement surnaturel et saint est mêlé de notre action propre, alors dans un cas d'incapacité comme celui où vous êtes, nous éprouvons une certaine inquiétude et agitation, des embarras, des tristesses qui nous reportent vers nous-mêmes, des dégoûts du même genre et d'autres mouvements humains. « *Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit.* »

Voilà pourquoi, vous ne devez pas vous tourmenter, à mon avis, de ce que vous ne pouvez faire ce que vous désirez : il ne faut pas non plus forcer les choses, mais vous ménager et attendre la divine volonté. Vous n'avez pas à perdre de vue pour cela la sanctification des âmes ni les

moyens efficaces à employer, mais vous ne devez pas aller plus loin que la divine volonté ne vous mène. Ne jugez pas cependant pour cela que Dieu ne veuille pas que vous fassiez quelque chose à Reims. Ordinairement, Dieu prend des moyens opposés à ceux que nous jugeons nécessaires, pour obtenir la fin qu'il se propose, afin de confondre par là notre humaine sagesse.

Voilà pourquoi, en toutes ces choses, je crois qu'il ne faut pas chercher à deviner ce que le divin Maître veut faire en ses petits et par ses petits serviteurs, mais aller droit notre chemin, en ne cessant d'obéir à l'aveugle à son divin bon plaisir, de quelque manière qu'il le déclare, être fidèle à la divine voix qui parle en nos âmes, et croître toujours en amour, louanges et actions de grâces à son égard, sans nous inquiéter de rien, et en laissant aller toutes les choses selon son bon plaisir divin.

[Ici, ND I, pp. 392-393 : une page de considérations propres à des événements n'ayant intérêt que pour Libermann et Cahier.]

À Dieu et à Marie. Tout à vous dans les divins cœurs de Jésus et de Marie.

Fr. Libermann